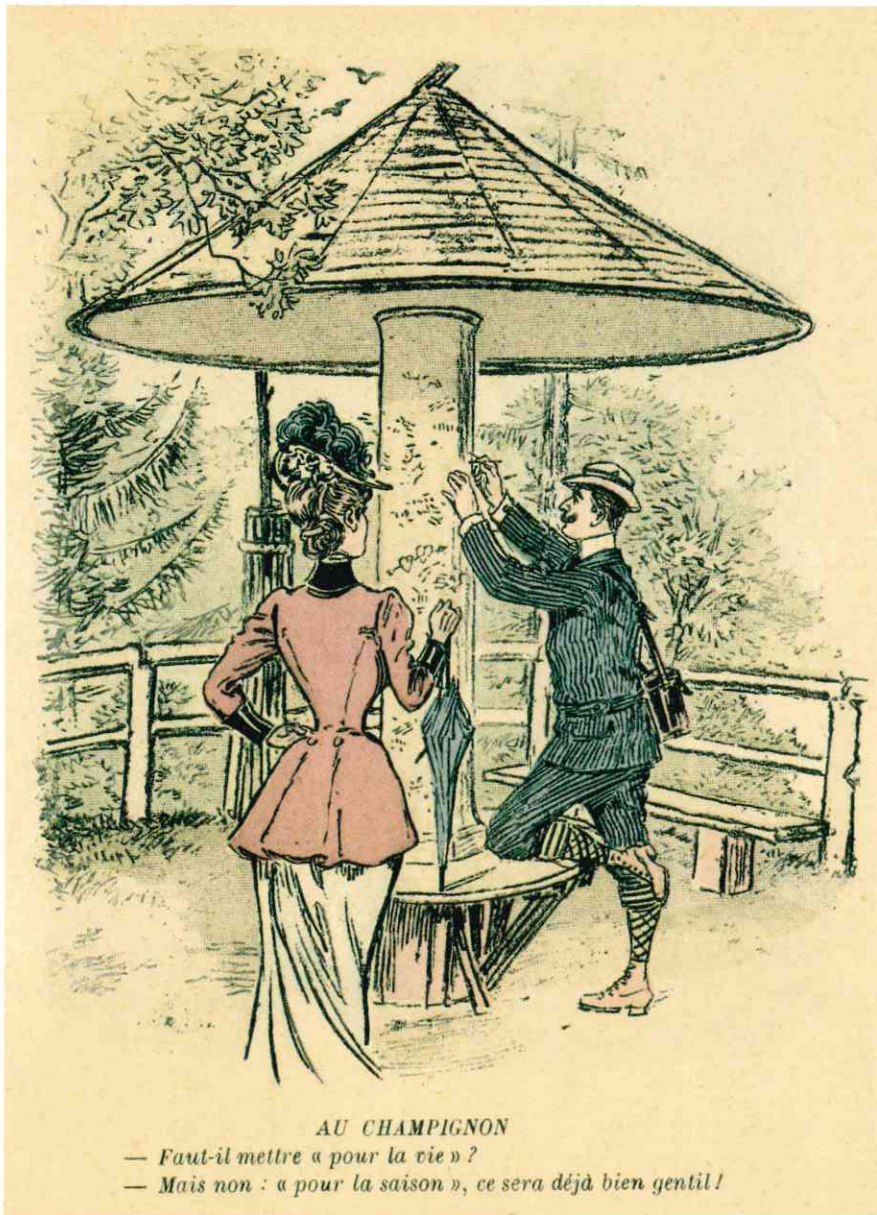


Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Mars
2010

Bureau de dépôt 4900 SPA

BULLETIN N°141

Sommaire

- | | | |
|--|----------------------------|----|
| – Hommage à Louis Guyot | | 3 |
| – Coup de blues | M.-C. Schils | 5 |
| – 1918 - Ludendorff au Grand Quartier Général à Spa (suite et fin) | A. Doms | 7 |
| – Une œuvre énigmatique: le vitrail de la chapelle de la Roche | M-C. Schils | 18 |
| – Jakob Liebmann-Ber devenu Giacomo Meyerbeer | M. Poncelet – L. Guyot (†) | 24 |

Éditeur responsable: Mme Juliette COLLARD, 57 Boulevard Renier – 4900 Spa – Tél.: 087/77.33.56

Tirage trimestriel du bulletin: 500 exemplaires.

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Avec le soutien de la Communauté Française.

L'ASBL « HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES »

Assure la gestion des Musées de la Ville d'eaux.

LES MUSEES DE LA VILLE D'EAUX sont accessibles

- De 14 à 18 h.
 - tous les jours
 - du 1^{er} juillet au 30 septembre
 - durant les vacances scolaires de Pâques et de Toussaint
 - les week-ends
 - de début mars à fin novembre
- Fermeture hebdomadaire : le mardi
- Ouverture pour les groupes sur demande préalable

Le prix d'entrée est de 3 € pour les personnes individuelles, 2 € pour les groupes, et 1€ pour les enfants.

Les membres de l'ASBL, leur conjoint et leurs enfants de moins de 15 ans ont la gratuité.

LA REVUE HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES

- Trimestriel qui paraît en mars, juin, septembre et décembre.
- La cotisation annuelle est de 15 € (n° de compte: 348-0109099-38)
- Les anciens numéros sont disponibles au prix de 3,75 € au comptoir du musée ou au prix de 5 € par envoi postal (Belgique).

ILLUSTRATION DE COUVERTURE

Au champignon par Maurice de Bonvoisin dit Mars (1849-1912) in *La Vie à Spa* [1905]

NOUVEAUX MEMBRES

! A vos agendas 2010 !

Exposition temporaire :

Spa de l'estampe à la BD, 400 ans d'illustrations de Spa : vernissage le samedi 3 avril à 17h

Printemps des Musées *Matières*, le 16 mai (de 14 à 18 h.)

Le décès de Louis Guyot



Maître Louis Guyot, décédé le lundi 18 janvier dernier, avait été élu au sein de notre conseil d'administration lors de la dernière assemblée générale du 13 mars 2009. Il aura été membre de celui-ci durant moins d'une année !

Mais ces dix mois furent d'une participation active. Il n'y eut guère de points des ordres du jour du conseil d'administration qui n'aient suscité chez lui un commentaire étayé, rappelant l'homme de loi qu'il avait été durant sa longue carrière de notaire à Spa.

Il a eu, surtout, durant cette trop courte année la volonté d'améliorer la présentation de la revue, trouvant la possibilité de faire dorénavant illustrer en couleurs les articles publiés, grâce à l'utilisation de la publicité sur les pages de couverture. C'est cette nouvelle maquette que vous avez en main et qu'un destin malheureux ne lui aura pas permis de voir.

Ses nombreuses activités, liées pour la plupart à son métier, ont été évoquées par ailleurs. Nous nous bornerons à rappeler ici sa collaboration à *Histoire et Archéologie spadoises* ces dernières années dans une série d'articles qu'il a publiés avec Monique Poncelet.

Notre association présente à Madame Louis Guyot ainsi qu'à sa famille l'expression de ses sincères condoléances.

Jean Toussaint
Président

Surprise !

Il est probable que vous ayez été fort surpris en découvrant les illustrations couleurs de ce bulletin, à moins que ce ne soit les pages de publicités qui vous aient d'abord étonné ?

Cette mue audacieuse nous a été suggérée par feu Louis Guyot en juin 2009 (voir p.3). Mandaté par le Conseil d'administration, il a négocié un contrat avec la sprl HD Publicité, une régie publicitaire chargée de contacter les annonceurs qui figurent sur les 3 pages réservées à cet effet.

Cet apport financier substantiel nous a permis de passer à la quadrichromie, impayable autrement, et d'ainsi vous proposer notre bulletin au même prix qu'en 2009 !

Nous espérons que vous apprécierez ce changement.

Exposition

De l'estampe à la BD. 400 ans d'illustrations de Spa



Du 16^e siècle à nos jours, l'histoire de Spa a connu des hauts et des bas. Du bourg insignifiant à la « Perle des Ardennes », la ville d'eaux a vu son image se métamorphoser. Par le biais de la technique de l'estampe (image imprimée sur papier), l'exposition illustrera cette évolution depuis la gravure de Gilles Pierriers de 1559, en passant par le « Vicus spadanus » de 1625, version gravée d'un dessin de Bruegel de

Velours, qui montre la rapide évolution du bourg en quelques années, jusqu'aux dessins des caricaturistes de presse contemporains et la quinzaine de bandes dessinées où la ville et ses environs figurent de manière anecdotique ou omniprésente.

L'exposition présentera l'image sur papier sous toutes ses formes (gravures, plans, affiches, chromos, caricatures, planches, albums...). Elle commentera ces « portraits » de Spa d'une très grande variété et tentera d'analyser leur impact touristique et sociologique.

Dans le cadre de l'action touristique « Wallonie BD 2010 ».

En partenariat avec le musée Félicien Rops de Namur.

Du 4 avril au 30 septembre 2010. Vernissage le samedi 3 avril à 17h.

Coup de blues

Le 20 février 2009 restera, dans les annales des Musées de la Ville d'eaux, une date sombre. Ce jour-là, un courrier de la ministre Fadila Laanan nous informait que cette dernière ne pouvait accorder à notre institution la reconnaissance muséale relative au nouveau décret voté par la Communauté française en 2002.

Vous avez sans doute entendu récemment dans les médias régionaux la réaction outragée du député provincial Paul-Emile Mottard à propos de la non-reconnaissance du Musée de la Vie Wallonne, rouvert en 2008 avec la bénédiction de la Communauté française, celle-là même qui aujourd'hui lui trouve des carences professionnelles.

Première mise au point. Ce n'est pas la ministre qui décide souverainement quels musées seront élus. Le décret de 2002 a prévu la mise en place d'un Conseil des Musées, sorte de conseil des Sages qui examine chaque dossier et rend un avis à la ministre qui le suit, dans la majorité des cas, mais n'y est pas tenue.

Deuxième mise au point. Le but poursuivi est de trier sur le volet les musées, l'objectif final étant d'aider moins de musées, mais de mieux les aider. Il faut reconnaître que l'état des musées en Communauté française – à l'instar du secteur culturel en général d'ailleurs – est inquiétant. Nous avons un retard indéniable sur la communauté flamande, ne parlons même pas du Canada, champion en la matière. Bref, il fallait une réaction énergique mais l'électrochoc était-il indispensable ? Quelques chiffres qui en disent long : il y a en Communauté française environ 450 musées, 73 institutions seulement ont déposé une demande de reconnaissance et la moitié l'ont obtenue. Soit moins d'un musée sur 10.

Troisième mise au point. Fidèle à elle-même, la Communauté française a de grandes ambitions mais peu de moyens pour les concrétiser. Bien que le budget destiné aux musées ait été augmenté d'environ 200.000 € pour 2010, la mesure reste dérisoire par rapport aux besoins budgétaires imposés par la mise en application du décret. Des associations de musées comme MSW (Musées et Société en Wallonie), dont nous sommes membre, tirent la sonnette d'alarme depuis les Etats généraux de la Culture organisés par la Ministre de décembre 2004 à juin 2005.

Mais, revenons à Spa.

Pourquoi les Musées de la Ville d'eaux se sont-ils vus renvoyés à leur copie ? Notre dossier a été refusé pour des raisons diverses et d'importance variable. Je n'entrerai pas dans les détails techniques d'un dossier assez complexe mais il faut reconnaître que nous avons deux points noirs : un déficit en personnel scientifique (actuellement $\frac{3}{4}$ ETP¹) et un quota d'ouverture trop faible (150 jours/an au lieu des 250 jours exigés par la Communauté Française).

La nouvelle reconnaissance est-elle indispensable pour assurer l'avenir d'un musée ?

¹ Equivalent temps plein

Théoriquement non. Prenons un exemple tout proche. Le Musée de la Lessive est né et s'est développé sans aucun subside de la Communauté française. En ce qui nous concerne, les subsides communautaires représentent bon an, mal an, un dixième du budget annuel mais ils pourraient être nettement plus importants à l'avenir si nous obtenions cette reconnaissance.

Celle-ci est en quelque sorte un label qui atteste du niveau professionnel et de l'importance de l'institution. Le décret a établi 3 catégories de musées (C, B et A) correspondant chacune à un niveau croissant d'exigences. Lucidement, nous visons la catégorie C, la plus modeste.

Outre l'apport financier et la plus-value professionnelle qu'elle représente, la reconnaissance est également, dans le cas de Spa, le sésame indispensable au démarrage du projet muséal. En effet, après une longue maturation nécessaire à l'élaboration d'un projet qui rencontre l'agrément des différents partenaires, un dossier de subventionnement pour les travaux de rénovation de l'aile ouest (ancienne police) avait enfin été déposé en janvier 2009 au Service de l'Infrastructure de la Communauté française. Le refus de la ministre Laanan pour l'autre dossier (celui déposé au Service du Patrimoine) a entraîné automatiquement – et c'est assez logique après tout – la fermeture du dossier du projet muséal. Panne sèche sur tous les fronts !

Que nous réserve l'avenir ?

Nous allons introduire un nouveau dossier « reconnaissance » avant le 30 juin 2010. En restant réalistes, il semble que nous puissions espérer une reconnaissance en catégorie C mais sans subventions dans un premier temps, crise oblige. Très impliquée dans le dossier, Mme Delettre, notre échevine de tutelle, est consciente des difficultés actuelles et à venir. Elle ne désespère pas de pouvoir y apporter certaines solutions, mais il n'y aura pas de miracle.

Ce déficit budgétaire aura des répercussions sur les quatre fonctions muséales : acquérir, conserver, étudier et diffuser. Les restrictions infligées aux trois premières ne seront guère ressenties au niveau du grand public. Il n'en va pas de même pour la quatrième. Ainsi, cette année, le Musée de la Ville d'eaux ne présentera plus qu'une seule exposition, d'avril à septembre, au lieu des traditionnelles expositions de printemps et d'été. Un choix mûrement réfléchi et entériné par le conseil d'administration.

Si l'avenir ne semble pas des plus radieux, l'optimisme reste de mise. Le Musée de la Ville d'eaux possède des collections impressionnantes dont certaines pièces pourraient faire l'objet d'un classement. Elles finiront bien par trouver un écrin digne de leur valeur.

Pour le bureau,
M.-C. Schils
Conservatrice

1918 - Ludendorff au Grand Quartier Général à Spa

(Suite et fin)

Et tout d'abord, changer de gouvernement à Berlin...

Le 29 septembre Guillaume II étant revenu à Spa, une conférence a d'abord lieu avec le secrétaire d'Etat von Hintze, à 10 heures du matin, à l'Hôtel Britannique. ... *Il tenait une transformation de tout notre système de gouvernement pour indispensable. Il ne jugeait d'ailleurs pas qu'elle fût difficile à effectuer... Il exposa que la démarche près de la reine de Hollande n'avait pas eu lieu et qu'aucune autre démarche en vue de la paix n'avait été entreprise. C'est seulement alors que nous exposâmes, le feld-maréchal et moi, nos idées sur les conditions d'un armistice. Le secrétaire d'Etat fut d'avis que le mieux était de s'adresser au président Wilson pour lui demander l'armistice et la paix. ... Après la conférence, nous nous rendîmes aussitôt chez Sa Majesté qui était venue de Cassel à Spa. Le secrétaire d'Etat fit le même rapport sur les conditions de la politique intérieure et sur les démarches à faire auprès du président Wilson. Le feld-maréchal traça un tableau de la situation militaire, tableau que je confirmai. Sa Majesté gardait un calme extraordinaire et déclara approuver la démarche auprès de Wilson. L'après-midi, un rescrit impérial portant introduction du système parlementaire en Allemagne était remis au chancelier de l'Empire.*²



Paul von Hindenburg et Erich Ludendorff – peinture d'Hugo Vogel

Cette fois, Hindenburg et Ludendorff ne permirent pas au moindre doute de subsister dans son esprit. Ils lui dirent que l'Allemagne devait demander l'armistice immédiatement et de prendre les mesures en conséquence; l'armée était à toute extrémité; ils ne pouvaient même plus tenir la côte des Flandres.

² LUDENDORFF, p. 346-347.

Müller³ remarquait ensuite: “Quelle que soit l'issue de la guerre, notre peuple s'est conduit avec le plus grand courage.” - “Oui, répondit le Kaiser, mais mes politiciens ont abominablement failli à leur tâche.”⁴



Kronprinz Wilhelm

Le lendemain, le Kronprinz Wilhelm est venu à Spa. Dans ses *Mémoires*, il décrit la vision qu'il avait de la situation: *Vers la fin de septembre 1918, les calamités commencèrent à se succéder rapidement. C'était comme un feu qui, après avoir couvé sous la cendre, reçoit soudain de l'air et se transforme en brasier général, enflammant les quatre points cardinaux. Ce ne fut bientôt plus qu'une immense fournaise couvrant tout le pays et dans laquelle la grandeur allemande se consumait impitoyablement. La débâcle bulgare donna le signal ... Les attaques violentes des armées de l'Entente, dirigées contre le front Ouest depuis les Flandres jusqu'à l'est de l'Argonne continuèrent avec une fureur inconnue jusque-là.*⁵ Au cours des conversations, il insista sur le caractère inéluctable et urgent de propositions de paix.

*Au cours de cette conférence, Guillaume II, le chancelier Hertling, Hintze, Hindenburg, Ludendorff se sont accordés sur la nécessité d'un armistice immédiat et la formation d'un nouveau gouvernement chargé de négocier la paix. Le lendemain, le comte Hertling et tout le cabinet allemand démissionnent. Des négociations commencent avec le prince Max de Bade pour qu'il accepte le pouvoir.*⁶

Le feld-maréchal et Sa Majesté partirent, le 30 au soir à Berlin. La situation militaire exigeait ma présence à Spa. Pensant que le gouvernement pourrait être formé au 1^{er} octobre, j'eus encore à Spa, le 30 septembre et le 1^{er} octobre, des conférences avec des représentants du chancelier de l'Empire et des Affaires Etrangères.

Le 1^{er} octobre, les dirigeants du Grand Quartier Général estiment que le front allemand pourrait être percé par l'ennemi d'un moment à l'autre. Ils demandent un gouvernement qui soit un reflet du Reichstag et insistent sur l'urgente nécessité de contacts de paix sur la base des 14 points du président américain Wilson. Ludendorff pense que le gouvernement pourrait être formé au 1^{er} octobre. *Pénétré de mon devoir vis-à-vis de l'armée, j'eus encore à Spa, le 30 septembre et le 1^{er} octobre, des conférences avec des*

³ Amiral von MÜLLER, *Le Kaiser et sa Cour*.

⁴ V. COWLES, p. 424.

⁵ *Mémoires du Kronprinz*, Payot, 1922, p. 218 et ss.

⁶ F. DEBYSER, p.194.

représentants du chancelier de l'Empire et des Affaires étrangères; de même, d'accord avec le général feld-maréchal, je priai le commandant baron von dem Bussche d'insister expressément pour qu'on envoyât la note le 1^{er} octobre et au plus tard le 2^e”.⁷

A Berlin, un nouveau gouvernement est formé...

Le 2 octobre, le baron von dem Bussche prononce, au Reichstag, un discours à la réunion des chefs de parti. Il leur brosse le tableau de la situation et conclut:

*“Nous pouvons encore continuer la guerre pendant un certain temps, infliger à nos adversaires de lourdes pertes, laisser derrière nous un pays dévasté; nous ne pouvons plus gagner la guerre. Cette constatation et les événements ont amené le général feldmaréchal et le général Ludendorff à proposer à Sa Majesté de mettre fin à la guerre pour épargner au peuple allemand et à ses alliés d'autres sacrifices. De même que nous avons interrompu notre grande offensive du 15 juillet, aussitôt que sa continuation n'était plus en rapport avec les sacrifices à consentir, de même il fallait maintenant prendre la décision de mettre un terme à une guerre qui n'offrait plus de chances de succès. Il est encore temps. L'armée allemande est encore assez forte pour contenir l'ennemi pendant des mois, obtenir des succès locaux et exiger de l'Entente de nouveaux sacrifices. Mais chaque jour rapproche l'ennemi de son but et le rendra moins disposé à conclure avec nous une paix que nous puissions supporter. Aussi il n'y a pas de temps à perdre. Chaque jour la situation peut empirer et donner à l'adversaire l'occasion d'apercevoir plus clairement notre faiblesse actuelle. Les suites les plus funestes pourraient en résulter pour les perspectives de paix et la situation militaire. Ni l'armée, ni l'intérieur ne doivent montrer de faiblesse. En même temps que nous proposons la paix, il faut élever dans le pays un front intérieur bien uni, qui montre notre volonté inébranlable de continuer la guerre si l'ennemi refusait de nous donner la paix ou ne nous accordait qu'une paix d'humiliation. Si ce cas se produit, la ferme résistance de l'armée dépendra de l'attitude énergique du pays et de l'esprit qui, de l'intérieur, pénétrera nos soldats”.*⁸

Le 2 octobre, Max de Bade accepte le pouvoir. Le 4 octobre, le général feld-maréchal revint à Spa. Le 5, fut envoyée la première note à Wilson pour demander l'ouverture de négociations de paix, démarche effectuée conjointement par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Turquie.⁹ Le 5, le nouveau cabinet allemand étant constitué, son chef prononce son premier discours au Reichstag: *Le prince Max de Bade exprima le même point de vue que le feld-maréchal et moi-même. Il fit des propositions de paix tout en insistant sur la nécessité de continuer la lutte si l'on nous faisait des conditions inacceptables.*¹⁰

⁷ LUDENDORFF, p. 351.

⁸ *Idem*, p. 349.

⁹ *Idem*, p. 348, 351 et 354.

¹⁰ *Idem*, p.355.

Une commission fut réunie à Spa pour traiter les questions relatives à l'armistice. Le général von Gündell la présidait; le secrétaire d'Etat von Hintze y était délégué par le chancelier de l'Empire. Les autres membres de la commission étaient le général von Winterfeldt, le commandant Brinckmann et le capitaine de vaisseau (Van Selow)¹¹.

Faut-il continuer la guerre sous-marine ?

L'amiral Scheer devint le chef d'Etat-Major de la marine. C'était un homme de vues extrêmement claires et pleines de décision. J'entrai en contact avec lui, aussitôt que possible, à Spa et conférai avec lui sur la situation au front occidental et sur la guerre sous-marine; il pouvait devenir nécessaire d'évacuer la base sous-marine de Bruges dans un temps assez rapproché. L'amiral Scheer ne croyait pas que cela pût avoir une influence décisive sur l'effet de la guerre sous-marine, car les sous-marins partis de Flandre pouvaient déjà contourner la pointe Nord de l'Ecosse. Ils ne passaient plus par la Manche.

Naturellement l'amiral ne voyait pas avec plaisir une accumulation de sous-marins sur nos côtes allemandes. Il pensait de plus qu'il était possible de pousser la construction de sous-marins et d'augmenter leur action. Il me pria de lui venir en aide pour pousser la construction de sous-marins. Ces négociations durèrent jusqu'au 6 octobre. La situation était devenue exceptionnellement grave.¹²

Un capitaine de frégate - qui deviendra l'amiral Raeder¹³- avait été nommé, le 10 janvier 1918, commandant du croiseur léger *Cöln*¹⁴. Son vaisseau étant en réparation, il se souvient d'avoir été envoyé à Spa, à ce moment, par l'amirauté. Son témoignage est intéressant pour l'ambiance au Q.G. de Spa mais Raeder se trompe - on le verra - quand il dit que Ludendorff voulait un rapide armistice.

L'offensive lancée sur le front ouest en juin et juillet 1918 fut enrayée. Le général Ludendorff estimait indispensable de conclure un armistice au plus vite. Une commission fut constituée à Spa, à cet effet, et le Cöln étant alors indisponible à cause d'une avarie de ses arbres porte-hélice, j'y fus affecté en tant que représentant de la marine active. Le général von Gündell présidait cette commission dont faisaient également partie le contre-amiral Meurer et plusieurs autres officiers de marine à côté de ceux de l'armée. On discuta pendant quelques jours et on adopta finalement les conditions auxquelles un armistice pourrait être accepté. Bien entendu, elles ne furent nullement respectées lors de la capitulation de Compiègne, en novembre 1918.

¹¹ *Idem*, p. 354-355.

¹² *Idem*, p.328.

¹³ Raeder écrit ses mémoires à la fin de sa vie. Né en 1876, amiral en chef de la Kriegsmarine, il est, en janvier 1943, remplacé par Dönitz. Condamné à la détention à vie à Nuremberg, Raeder sortira de Spandau en 1955; il aura alors 79 ans...

¹⁴ Grand-Amiral Eric RAEDER, *Ma vie*, Paris, 1958, p. 71.

Ce séjour à Spa me permit de me faire une idée d'ensemble de la situation militaire et politique. Le prince Max de Bade avait prononcé, comme chancelier, son grand discours au Reichstag. Nos armées reculaient, avec de lourdes pertes et dans des conditions difficiles, devant une supériorité numérique constamment accrue par l'arrivée de troupes américaines. Le contre-amiral en retraite von Hintze, devenu secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, avait échoué dans ses efforts pour obtenir une médiation. Le commandement naval entendait poursuivre la guerre sous-marine le plus longtemps possible, pour essayer d'exercer une pression sur les négociations.

Le dernier soir, après un dîner auquel assistaient l'amiral Scheer, le maréchal Hindenburg et le général Ludendorff, nous eûmes l'occasion de passer quelques heures avec le maréchal. Nous fûmes tous frappés par le calme et l'absence de nervosité qu'il manifestait malgré la gravité de la situation.¹⁵

Le 17 octobre, le G.Q.G. se prononça avec la Direction des Opérations navales, qui avait remplacé l'amirauté, contre l'abandon de la guerre sous-marine. *D'accord avec l'amiral Scheer, j'étais absolument contre l'abandon de la guerre sous-marine qui usait constamment la force anglaise. Abandonner une arme, sur les ordres de l'ennemi, était un aveu de faiblesse tel qu'on ne pouvait en imaginer un plus clair; l'avidité des ennemis s'en trouverait accrue d'une manière incalculable.¹⁶*



Hindenburg, Guillaume II et Ludendorff

Ce même jour, un Conseil de guerre a réuni Guillaume II, Ludendorff et Max de Bade sur la réponse à faire à la note américaine du 14 qui exigeait l'évacuation de toutes les régions occupées et la nécessité de détruire le régime militaire allemand; en cas de refus, un armistice n'était pas possible.¹⁷

¹⁵ *Idem*, p. 74-75.

¹⁶ LUDENDORFF, p. 379.

¹⁷ DEBYSER, p. 96 et 197.

Le 20 octobre, partit le nouveau projet de réponse à Wilson qui nous avait été envoyé à Spa. On abandonnait la guerre sous-marine et l'on prenait le chemin de la capitulation avec toutes ses suites funestes. Cette concession à Wilson toucha profondément l'armée et surtout la marine. L'affaissement moral dut être considérable dans cette dernière. Le général feld-maréchal et moi le signalâmes encore et élevâmes encore la voix pour un avertissement. Nous proposons un appel au peuple. Nous déclinâmes toute participation au projet de réponse. Le cabinet de guerre en fut irrité, je ne sais pourquoi. Nous étions des hommes qui avaient des idées à nous; nous suivions la voie que nous tenions pour la bonne et que nous avions toujours suivie.¹⁸

Le recul de l'armée allemande se poursuit...

La bataille commencée fin septembre sur le front occidental s'était poursuivie. Il s'agissait d'un puissant effort de l'ennemi pour rompre le front des groupes d'armées du Kronprinz Rupprecht et von Boehn en direction de Gand et de Maubeuge.

Il y eut ensuite une série de combats locaux. Le 15 octobre, l'ennemi renouvela ses attaques en direction de Roulers, il gagna encore du terrain, dépassant la ville. Nous perdîmes aussi Kortemark. Par contre, il ne réussissait plus à avancer beaucoup en direction de Menin. A Wervick, il fut repoussé. Le 15 rapporta aussi à l'ennemi des succès locaux qui provoquèrent un recul de l'armée sur la ligne Dixmude-Thourout-Ingelmunster-Tournai. Le haut commandement dut se résoudre à soustraire provisoirement la 4^e armée au contact de l'ennemi et à raccourcir son front. Elle reçut l'ordre de se replier sur la ligne Hermann derrière le canal de Cecloo et la Lys. C'était l'abandon de la côte des Flandres. ... La décision de faire occuper la ligne Hermann, dont la construction était très en retard, par les 2^e et 28^e Armées nous fut pénible. ... Le repli de la 4^e Armée derrière la Lys rendit nécessaire de ramener aussi la 6^e et la 17^e Armées derrière l'Escaut, sur la ligne Hermann. Lille est évacuée dans la nuit du 17 au 18 octobre. ... Plus en arrière, on travaillait activement à la ligne d'Anvers à la Meuse. Je fis préparer une nouvelle position le long de la frontière allemande. ...

La 4^e Armée acheva son mouvement de repli sur la ligne Hermann, en contact étroit et en combattant continuellement avec l'ennemi qui la poursuivait. Bruges, Thielt, Courtrai furent évacués le 19. Le 20, on combattit sur la Lys, l'ennemi gagna la rive est à Deynze. Sa forte pression entre la Lys et l'Escaut cherchait à nous éloigner de la Lys. Le 25, les combats reprirent le caractère d'une bataille par laquelle l'ennemi gagna lentement du terrain vers l'Escaut en direction de Gand-Audenaerde. La lutte s'étendit aussi à la 6^e Armée entre la Lys et l'Escaut. La préparation de la ligne d'Anvers à la Meuse continuait

¹⁸ LUDENDORFF, p. 381 et 382.

*lentement. On commençait à l'équiper. Le haut commandement devait s'attendre à y ramener le front au début de novembre pour le raccourcir encore davantage. Naturellement l'ennemi en tirerait avantage.*¹⁹

Mais Ludendorff refuse l'arrêt des combats...

*Le 23 ou le 24 arriva la réponse de Wilson. Il déclarait clairement que les conditions d'armistice ne pourraient être que des conditions qui rendraient impossible une reprise des hostilités par les Allemands et donneraient aux puissances alliées le pouvoir illimité d'établir en toute sécurité eux-mêmes les détails de la paix acceptée par le gouvernement allemand. A mon avis, personne ne pouvait plus en douter: il fallait combattre.*²⁰

Le 24 octobre au soir, peu avant notre départ de Spa pour Berlin, on m'avait soumis la proclamation suivante à l'armée à propos de la troisième note de Wilson; elle correspondait aux conceptions qui régnaient au G.Q.G. Il semblait nécessaire que le commandement suprême, d'accord avec Berlin, prît position vis-à-vis de cette note pour l'empêcher d'avoir une influence dissolvante sur l'armée:

“A porter à la connaissance de toutes les troupes”.

“Wilson dit dans sa réponse qu'il va proposer à ses Alliés d'entrer en négociations en vue d'un armistice. Mais cet armistice doit réduire l'Allemagne à l'impuissance au point de vue militaire pour la rendre incapable de reprendre les armes. Il ne négocierait avec l'Allemagne en vue de la paix que si elle se pliait entièrement aux exigences des Alliés relativement à sa constitution intérieure; autrement il ne lui resterait qu'à se soumettre sans condition.

La réponse de Wilson, exige la capitulation militaire. Par là même, elle est inacceptable pour nous, soldats. C'est la preuve que la volonté d'anéantissement de nos ennemis, qui a déchaîné la guerre en 1914, persiste sans restriction aucune. Elle prouve que nos ennemis n'emploient le terme de “paix du droit” que pour nous tromper et pour briser notre force de résistance. La réponse de Wilson ne peut donc être, pour nous autres soldats, qu'une invitation à continuer la résistance jusqu'à l'extrême limite de nos forces. Quand les ennemis auront reconnu que, malgré tous les sacrifices, ils ne peuvent briser notre front, ils seront prêts à conclure une paix qui assure, dans l'intérêt même des classes les plus nombreuses de la population; l'avenir de l'Allemagne.

*En campagne, le 24 octobre, 10 heures du soir”.*²¹

¹⁹ *Idem*, pp.364 -367, 371, 382-384.

²⁰ *Idem*, p. 382.

²¹ *Idem*, p.386-387.

Ainsi, pour Ludendorff, la capitulation militaire, exigée par Wilson, était inacceptable et le quartier-maître général enjoignait au chancelier de rompre les négociations avec les Etats-Unis. La presse berlinoise divulgua cet appel à la résistance et, le 25 octobre à midi, une tempête d'indignation fit rage au Reichstag contre le commandement suprême. Le gouvernement ne fit pas le moindre geste pour défendre celui-ci.

Le lendemain, attaqué par le chancelier Max de Bade et critiqué par Guillaume II, le quartier-maître général offre sa démission qui est acceptée. Il est remplacé par le général Groener.²²

*Le 26 au soir, je retournai à Spa pour dire adieu aux officiers avec qui j'avais partagé, pendant de longues années, joie et douleur, et mettre en ordre mes affaires personnelles. Le 27 à midi, j'étais au G.Q.G., l'après-midi je pris congé. J'étais ému. J'avais le cœur serré d'avoir à quitter mes officiers et l'armée en un si dur moment... Le 27 octobre, à Spa, en pleine vigueur, je finissais ma carrière militaire, elle avait ouvert un énorme champ à mon activité, mais elle m'avait imposé une responsabilité que peu d'hommes ont connue. Le soir, je quittai Spa.*²³

“Il s'enfuit en Suède sous un déguisement, puis revint en Bavière contribuer à accréditer la légende du “coup de poignard dans le dos” et se jeta dans la politique la plus réactionnaire. Il entra bientôt en contact avec Hitler qui, au soir de son putsch de la Bürgerbrau à Munich (8 novembre 1923) lui confia le commandement des troupes qui devaient marcher sur Berlin. Le lendemain, il prit avec Hitler la tête du défilé qui devait être dispersé par la fusillade de la Feldherrnhalle. Arrêté, jugé, acquitté, il reprit son agitation nationaliste, fut élu député au Reichstag (mai 1924) et fut le candidat des nationalistes aux élections présidentielles de mars 1925 mais n'obtint que 210.000 voix (soit 0,60 % des voix). Il s'éloigna désormais de Hitler pour fonder en 1926 son propre groupe raciste, le Tannenberg Bund, et mourut le 20 décembre 1937”.²⁴

Le crépuscule s'étend sur Spa...

Le 31 octobre, le Kaiser arrivait inattendu à Spa et s'installait au château ou villa de la Fraineuse. Quelle ne fut pas la surprise du haut commandement à la vue du monarque dont la présence était certainement plus indiquée dans sa capitale ! Guillaume II déclara: “Je viens parmi vous parce que le Gouvernement du

²² DEBYSER, p.198. - Groener Wilhelm (1867-1939) fut, durant la Grande Guerre, directeur des transports militaires et ajouta à ces fonctions, en 1916, la responsabilité de la production des armements et de l'emploi de la main-d'œuvre.

Michel MOURRE, p. 887.

²³ LUDENDORFF, p. 390.

²⁴ Michel MOURRE, p. 1254.

prince Max de Bade ne pense qu'à me jeter par-dessus bord. Je résisterai plus facilement ici, au milieu de mon armée, qu'à Berlin".²⁵

Mais la famine, les émeutes, la révolution dans les villes vont obliger les Allemands à traiter et l'empereur à partir. Dans la capitale, c'est le désarroi. Le cabinet estime que l'abdication du Kaiser est la seule issue et décide l'envoi, à Spa, d'un émissaire chargé de l'obtenir.²⁶

Le 1^{er} novembre, Drews, ministre de l'Intérieur, arrive à Spa pour exposer clairement au Kaiser la situation en Allemagne. Ayant demandé audience au Kaiser et l'ayant obtenue, Drews, au nom de tous ses collègues du cabinet, sollicite l'abdication de l'empereur, sans y mettre beaucoup de formes. Interloqué, Guillaume II demande aussitôt à celui qui lui parle ainsi comment il concilie cette mise en demeure insolente avec son serment de fidélité à l'Etat prussien. Drews de lui répondre qu'il se bornait à exécuter un ordre du prince Max de Bade. A quoi l'empereur rétorque qu'il considère cet ordre comme nul et non avenu. Drews s'incline et se retire. ... Hindenburg et le général Gröner ont assisté à la scène et exprimé leur violente indignation. Hindenburg avait même dit à Drews "dans les termes de la plus grande énergie", que l'armée perdrait toute cohésion si l'Empereur s'en allait, et que ce serait "*un retour en masse à la maison, comme une horde de maraudeurs*". Le Kaiser se sentait réconforté et en sûreté à Spa; il refusait d'abdiquer "*pour ne pas plonger l'Allemagne, disait-il, dans le chaos*".²⁷

Comment l'armée va-t-elle réagir ?

Le 4 novembre, Hindenburg avait ordonné aux troupes allemandes de se replier sur la ligne Anvers-Meuse, mesure préconisée sans succès par le Kronprinz dès le mois de juillet 1918.

Le 9 novembre, à partir de 9 heures, une cinquantaine d'officiers du front, choisis en raison de leurs contacts permanents avec les troupes combattantes, sont rassemblés au Grand Quartier Général. Chacun doit faire rapport sur l'état d'esprit et la combativité de l'armée. Interrogés un à un, ils répondent aux questions qui leur sont posées.²⁸

Un anonyme - officier à l'état-major du Kronprinz - a fait rapport à ce dernier de ce qu'il a vécu ; ce récit sera repris par le Kronprinz dans ses *Mémoires*²⁹

²⁵ M. MUREY, p. 308.

²⁶ DEBYSER, p. 199.

²⁷ LUDENDORFF, p. 428. - M. MUREY, p. 309.

²⁸ A. André HENRARD, p. 54-55.

²⁹ *Mémoires du Kronprinz*, p. 266 et seq.

“Le 9 novembre, vers 8 h. 30 du matin, nous descendîmes à l'hôtel Britannique à Spa. Dès notre arrivée à l'hôtel, nous fûmes frappés du grand nombre d'officiers n'appartenant nullement au G.Q.G. qui s'y trouvaient réunis. C'étaient exclusivement des officiers du front, et il n'y avait parmi eux ni commandants en chef, ni commandants de corps d'armée, ni chefs d'état-major ou officiers d'état-major. ... Nous apprîmes alors de la bouche de plusieurs des officiers qui stationnaient dans le vestibule de l'hôtel transformé en salle des pas perdus qu'ils avaient tous été appelés à une réunion qui devait se tenir à 9 heures du matin. Apparemment on avait choisi un ou deux officiers dans chaque unité appartenant aux groupes d'armées “Rupprecht”, “Prince-Héritier” et “Gallwitz”, et on était allé les cueillir en auto au saut du lit. Quant au motif de cette réunion, on se perdait en conjectures. La pensée qui s'imposait à l'esprit tout d'abord était qu'elle avait vraisemblablement trait à l'armistice, que tout le monde sentait dans l'air. Mais il courait aussi des bruits du mouvement révolutionnaire en Allemagne Le comte von Schulenburg, chef d'état-major du Kronprinz, accompagné du capitaine et de moi se rendit dans la salle à manger de l'hôtel. C'était là que devaient se réunir tous les officiers du front. ... Vers 9 heures, le maréchal von Hindenburg accompagné de quelques autres membres du G.Q.G. firent leur apparition dans la salle. Le maréchal commença par un mot de bienvenue à ceux qui s'étaient rendus à la réunion sur sa demande, les remercia chaleureusement de tout ce qu'ils avaient fait jusque là, qualifia la situation de grave mais nullement désespérée, et passa ensuite à l'ordre du jour. La révolution avait éclaté en Allemagne et déjà en quelques endroits le sang avait coulé. On exigeait l'abdication de l'Empereur. Le G.Q.G. espérait pouvoir s'opposer à cette exigence, à condition de recevoir de l'armée du front l'appui nécessaire et les assurances dont il aurait besoin pour agir. L'assemblée aurait à se prononcer sur les questions que le colonel Heye poserait tout à l'heure individuellement à chacun de ses membres. Le maréchal ajouta que la situation était telle qu'il fallait examiner si oui ou non Sa Majesté pouvait marcher sur Berlin à la tête de son armée pour aller reconquérir les couronnes impériale et royale. Dans ce cas, l'armée devrait faire demi-tour et se détacher de l'ennemi avec lequel on n'avait, jusqu'alors, pas encore conclu d'armistice, et c'est tout en se battant qu'on devrait essayer d'atteindre Berlin par des marches qui pouvaient durer de deux à trois semaines car on ne pouvait pas compter sur les chemins de fer. Le maréchal fit ressortir les difficultés du ravitaillement, car tous les magasins étaient aux mains des révolutionnaires, et il insista plus spécialement sur les efforts et les privations de toute nature qui attendaient les troupes.

Le maréchal quitta la salle après ce sombre tableau de la situation ... Après le départ du maréchal, le colonel Heye posa aux officiers convoqués deux ou trois questions dont le texte exact ne m'est pas resté à l'esprit. Leur sens général, toutefois, équivalait à ceci : “Déclarez si les troupes sont disposées à obéir aux ordres du G.Q.G., si ces ordres consistent à les faire marcher sur Berlin pour y rétablir l'Empereur, et ce,

malgré le déchaînement de la guerre civile qui s'ensuivrait immédiatement. Le colonel Heye pria les officiers de peser soigneusement en leur conscience les réponses qu'ils allaient donner aux questions soumises et de ne se laisser influencer d'aucune manière par qui que ce fût. Il leur annonçait ensuite qu'ils seraient tous priés de défiler devant lui à tour de rôle pour lui communiquer, à huis clos, le résultat de leurs méditations dont il serait pris acte”.

A 13 h, le colonel Heye communique les conclusions de l'enquête menée auprès des officiers du front. Les troupes, selon eux, restent fidèles à l'empereur. Toutefois, dans leur épuisement, elles n'aspirent plus qu'au repos et à la paix. Elles ne marcheront pas contre l'intérieur du pays, même si l'empereur prend leur tête. Elles ne marcheront pas non plus contre le bolchevisme. Vers 11 h, Groener avait déjà affirmé au Kaiser : “L'armée rentrera en Allemagne sous les ordres de ses chefs mais non pas sous le commandement de Votre Majesté”.³⁰

C'est la fin...

Le 7, Matthias Erzberger³¹ était arrivé à Spa accompagné du général von Winterfeldt, ancien attaché militaire allemand à Paris; ils avaient pour mandat de prendre contact avec les autorités alliées. Erzberger a rencontré, vers midi, von Hindenburg et le Grand Quartier Général.³² Puis la délégation chargée de signer l'armistice a quitté la ville d'eaux.

A Berlin, le gouvernement a prononcé l'abdication de l'Empereur. Malgré la pression, Guillaume II déclare qu'il n'a pas renoncé à la couronne de Prusse. Mais la République est proclamée et il ne reste au Kaiser qu'à s'incliner devant le fait accompli, à se préparer à partir en Hollande.³³

Le 11 novembre, le conseil de soldats³⁴ qui s'est constitué parmi les troupes allemandes de Spa annonce par affiche qu'il assure l'ordre.³⁵ Pendant la quinzaine qui suit, la ville d'eaux voit refluer des troupes plus ou moins disciplinées. Steinitzer, commandant allemand de la place depuis juin 1915, quitte la localité le 27. Les troupes britanniques font leur entrée à Spa le 29; ce sont elles qui vont assurer, sous les ordres du général Plumer, le commandement militaire de la ville.

A. Doms

³⁰ André HENRARD, p. 56.

³¹ Matthias Erzberger (1875-1921) - Député du Centre au Reichstag depuis 1903 et durant la guerre, il se fit l'avocat, dès 1916, d'une paix de compromis avec les Alliés. Il obtint du Reichstag le vote de la résolution de paix du 19 juillet 1917 qui contribua beaucoup à affaiblir le moral allemand. Nommé président de la commission allemande d'armistice en novembre 1918, il accepta les conditions données par Foch à Rethondes, puis lutta contre l'influence nationaliste pour faire accepter les clauses du traité de Versailles. (M. MOURRE, p. 660).

³² André HENRARD, p. 55.

³³ DEBYSER, p.201. Il finira ses jours en 1941 en Hollande alors occupée par les armées de l'ex-caporal Adolphe Hitler.

³⁴ Voir l'article de M. JACOB, *Un Conseil de soldats*, in H.A.S, n° 36.

³⁵ André HENRARD, p. 58.

Une œuvre énigmatique: le vitrail de la chapelle de la Roche

Le 15 janvier 2008, le petit vitrail de la chapelle de la Roche faisait son entrée dans les collections du Musée de la Ville d'Eaux. Il avait été déposé – terme technique signifiant retiré – quelques jours auparavant par la firme eupenoise Demir, spécialisée dans la création et la restauration de vitraux d'art.



Vitrail provenant de la chapelle de la Roche - cliché : firme Demir (Coll. Musée de la Ville d'eaux)

Préambule

C'est l'intervention de Mme Closon-Remy, attachée à la Division Patrimoine de la Région wallonne, qui, quatre ans auparavant, avait attiré l'attention de la Ville de Spa sur le petit panneau qui "présente une facture allemande assez particulière et intéressante" ³⁶ selon l'avis d'une spécialiste de l'IRPA ³⁷.

Il faut dire que l'état du vitrail s'est fortement dégradé depuis 1971, année de l'exposition "Trésors d'Art religieux au Marquisat de Franchimont" à l'occasion de laquelle le panneau avait été photographié. Même si le cliché en question n'est pas très net, on constate malheureusement une augmentation des manques (parties cassées et disparues).



Vitrail provenant de la chapelle de la Roche (état en 1970)
Cliché Paul Bertholet

³⁶ Lettre de M.A. Closon-Remy à J.L. Rule, directeur des Travaux de la Ville de Spa, 3 novembre 2004.

³⁷ L'Institut royal du Patrimoine artistique est un établissement scientifique fédéral qui a pour missions l'étude scientifique et la conservation des biens du patrimoine national.

Histoire de la chapelle de la Roche

Plusieurs ouvrages³⁸ relatent les circonstances de la construction de la chapelle qui, comme le fait justement remarquer Paul Bertholet, ressemblent étrangement à l'histoire de la chapelle Leloup. Dans les deux cas, il s'agit d'édifices construits par des Spadois réchappés d'une tempête : Thomas Leloup et son fils pour la chapelle bâtie sur le Thier du Vieux-Spa (1672), et un certain Bruno pour celle édifiée sur le Thier de la Roche (1792).

L'inscription F M 1772, toujours lisible sur l'une des pierres d'angle de la chapelle de la Roche évoque une construction antérieure, à savoir une station de chemin de croix édifiée à cet endroit par François Misson puis démolie par les révolutionnaires.



*La chapelle de la Roche, relevé d'architecture réalisé par Ivan Dethier
(Coll. Musée de la Ville d'eaux)*

Certains auteurs affirment que la chapelle appartient à la famille Spailier. Aucun document officiel ne prouve cette revendication et la matrice cadastrale (parcelle G 1455/2) mentionne la commune de Spa en tant que propriétaire. Néanmoins, les anciens Spadois utilisent couramment le terme "Chapelle Spailier" pour désigner cette petite construction et cette famille s'est occupée de l'entretien de la chapelle pendant plusieurs générations. Entretien assuré par la suite et jusqu'il y a peu par les demoiselles Delvaux.

³⁸ GEORGES, F. X., *Notice historique sur la paroisse de Spa*, 1934 ; catalogue de l'exposition *Trésors d'Art religieux au Marquisat de Franchimont*, 1971 (notice rédigée par P. Bertholet) ; RAMAEKERS, M., *Croix, chapelles et oratoires de la région de Spa* (coll. Connaître Spa n° 4), 1992 .

Le vitrail

Le panneau qui nous occupe était composé, à l'origine, de huit pièces de verre mises en plomb. Il est peint en grisaille brune rehaussée de jaune d'argent, de rouge et de vert. Ses dimensions sont de 255 mm sur 350 mm.

On y distingue une scène centrale surmontée de scènes secondaires et posée sur un bandeau décoratif qui comporte en son centre le millésime 1519.

Trois personnages occupent l'espace central :

- à gauche, saint Pierre tenant la clé du paradis.
- à droite, Paul Bertholet reconnaît sainte Barbe, la "sainte du viatique"³⁹, protectrice de la mort subite sans communion, tenant l'un de ses attributs, un ciboire surmonté d'une hostie.
- au centre, la scène représente une sainte Anne Trinitaire. En effet, Paul Bertholet se référant au comte de Borchgrave d'Altena⁴⁰ y voit l'expression d'un "modèle iconographique né en Allemagne et qui s'est répandu surtout à la fin du XVe siècle et dans le premier tiers du XVIe siècle", le Selbdritt. Sainte Anne porte le vêtement des veuves, voile sur la tête et sous le menton, cachant la gorge, robe et manteau très enveloppants. Détail inhabituel, toujours selon l'analyse de M. Bertholet, la bourse et les clés qui pendent à sa ceinture "probablement parce que sainte Anne est patronne des ménagères et [qu'elle] doit tenir les cordons de la bourse et les êtres à la maison". Tout contre elle, la Vierge Marie est vêtue de blanc, symbole de virginité. Sainte Anne tient dans ses bras l'Enfant Jésus qui se penche vers sa mère et tient un globe terrestre.

Chacune des trois scènes qui occupent la partie supérieure du vitrail a – et c'est assez classique – un rapport direct avec le personnage qu'elle surmonte :

- à gauche : le manque important (il a quasiment doublé depuis 1971) nous empêche de reconnaître la scène représentée. Peut-être s'agit-il de l'épisode du Jardin des Oliviers où saint Pierre s'endormit par trois fois au lieu de prier avec Jésus ?
- au centre : surmontant la figure de sainte Anne, on reconnaît aisément l'épisode où cette dernière rencontre Joachim, son mari, près de la Porte d'Or à Jérusalem. Porte qu'on aperçoit à leur droite.
- à droite : il s'agit d'une scène directement liée à l'hagiographie de la sainte. Barbe, princesse païenne, se convertit à la foi chrétienne et finit décapitée par son propre père.

Analysons à présent le bandeau inférieur, assez énigmatique. Il comporte trois éléments distincts et qui semblent totalement indépendants :

- à gauche : un élément décoratif d'allure fantastique.

³⁹ *Trésors d'Art et d'Histoire de Waremme et sa région*, 1979, p. 30

⁴⁰ *Images de la Vierge conservées dans les doyennés de Stavelot, Malmedy, St-Vith et Bullange*, 1979, p. 9.

- à droite : un blason décoré d'une fontaine à double jet que l'on serait tenté de décrypter comme un symbole de Spa, ville d'eaux, mais c'est peu probable comme nous le verrons plus loin.

- au centre : la date de 1519 en chiffres gothiques.

Dans son étude consacrée aux *Croix, chapelles et oratoires de la région de Spa*, Maurice Ramaekers certifie que "ce vitrail est étranger à l'histoire de l'édifice. Il fut placé peu avant 1940". Paul Bertholet est tout aussi affirmatif⁴¹ puisque Georges Spailier lui déclara en 1970 : "ce vitrail est un faux donné à M. Dethier, architecte à Spa, par un industriel allemand qui fabrique des vitraux".

Nous avons interrogé à ce propos Isabelle Lecocq, une spécialiste des vitraux attachée à l'IRPA. Dans son rapport d'expertise, elle nous dit "*le panneau s'avère indubitablement d'une facture récente (fin XIXe siècle - début XXe siècle). Il imite parfaitement la « manière » d'oeuvres créées au XVIe siècle, plus particulièrement dans les régions germaniques et suisses. La forme de l'écu est caractéristique ; ce type d'écu avec une échancrure est dénommé « écu allemand ».*

Les principaux traceurs qui permettent d'identifier ce vitrail comme moderne sont l'épaisseur et la régularité du verre, l'apparence des grisailles, l'absence de grugeage⁴² des pièces de verre qui ont directement été coupées aux dimensions voulues. La technique de la gravure à l'acide des verres vert et rouge des manteaux des deux protagonistes féminins, sainte Anne et sainte Barbe, aurait été exceptionnelle pour le XVIe siècle ; à cette époque, les verres étaient gravés mécaniquement et des traces d'outils caractéristiques s'observent quand le procédé a été utilisé". Elle insiste toutefois sur la qualité picturale de cette œuvre (coloris très lumineux) et sur "*les découpes virtuoses*" des différentes parties.

Dès la dépose du vitrail, la firme Demir avait observé une autre particularité qu'elle décrit dans son rapport⁴³: "*la partie centrale est parcourue d'éclats sinueux, particuliers à un choc thermique, alors que les fentes présentes dans les autres verres autour sont linéaires, comme dans la plupart des cas (chocs ou tensions). Cela prête à penser que peut-être le centre du vitrail aurait été exposé à une chaleur intense. Peut-être le feu d'une bougie trop proche ?*" Cette hypothèse a été confirmée par Isabelle Lecocq.

Conclusion de tout cela, les deux spécialistes déconseillent la remise en place du vitrail pour deux raisons évidentes. Tout d'abord, par mesure de protection car cette œuvre est extrêmement fragile et, ensuite, par bon sens puisqu'il ne s'agit que d'une pièce rapportée, pas du tout conçue pour cet emplacement. Ce ne serait d'ailleurs pas la première œuvre d'art provenant de cette chapelle qui ferait l'objet d'un sauvetage.

⁴¹ Lettre du 21 janvier 2008 relative à l'analyse du vitrail. L'auteur remercie vivement Paul Bertholet pour sa collaboration à l'élaboration de cet article.

⁴² Grugeage : de grugeoir, petit outil de vitrier avec lequel on rogne les bords des panneaux de verre.

⁴³ Courrier du 5 janvier 2008

Statue de saint Remacle

Tous les Spadois connaissent la grande statue de saint Remacle qui se trouve dans l'église dédiée à l'évangéliste de l'Ardenne. Elle fut restaurée par l'IRPA et réintégra l'église paroissiale de Spa pour l'exposition "Saint Remacle, l'apôtre de l'Ardenne", organisée en 1995.

Il existe une autre statue de saint Remacle, nettement moins connue, et confiée elle aussi à l'IRPA en 1996. Si j'ai jugé intéressant d'en parler ici, c'est que cette sculpture en chêne polychromé (XVI^e siècle) provient elle aussi de la chapelle de la Roche. Une note rédigée par Mme Serck-Dewaide⁴⁴, responsable du département sculptures à l'institut, nous apprend que "l'étude approfondie a révélé que l'œuvre avait été repeinte 20 fois. Une technique de polychromie très rare a été découverte sur la chasuble: la technique de l'Aventurine (...). Dès lors, le traitement d'enlèvement des surpeints a été choisi. Le travail est particulièrement lent et difficile".

Rarissime, cette technique de l'Aventurine mêle à la peinture des paillettes de laiton qui font en quelque sorte "scintiller" la couche picturale. On en trouve un autre exemple dans la polychromie qui recouvre l'Ange gardien baroque conservé dans l'église de La Gleize.

Faute de budget approprié, le travail du dégageant – couche par couche ! – est confié aux stagiaires de l'IRPA qui y travaillent deux ou trois mois par an. La moitié de la tâche a été réalisé en 12 ans.

A ce rythme là, saint Remacle nous reviendra en 2020. Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage...un adage particulièrement adapté à notre bonne ville.



Saint Remacle - Copyright IRPA-KIK Bruxelles

M.-C. Schils

⁴⁴ Lettre datée du 19 janvier 2001 et adressée à Monsieur (sic) Henrard-Sequaris.



(Coll. Musée de la Ville d'eaux)

Jakob Liebmann-Beer devenu Giacomo Meyerbeer ou l'histoire d'un musicien brillant devenu bobelin illustre

5 septembre 1791 Vogelsdorf près de Berlin Allemagne - 2 mai 1864 Paris France

C'était une belle journée d'été. Le soleil était à son zénith et les sous-bois, remplis de mille fraîcheurs, m'avaient ce jour-là attiré vers des lieux propices à la méditation et à la rêverie.

Je me laissai tenter par autant de petits bonheurs offerts par Dame Nature.

Prenant mon bâton et une bonne réserve d'eau, je m'enfonçai de plus en plus profondément dans nos sous-bois. Les chants de la sittelle, du troglodyte et du pinson étaient doux à mon oreille et je me surpris à laisser vagabonder mon esprit.

Soudain, m'éloignant de mes songes, un bruit inconnu de mon oreille attira mon attention. Était-ce une biche ou, horreur ! un sanglier ou un autre animal familier de nos futaies ? Je restai attentive et surveillai le moindre mouvement. Ma stupeur fut grande quand je vis apparaître, juché sur un aliboron, ma foi de belle allure, un homme jeune encore, vêtu d'un pantalon noir, d'une redingote noire, d'un gilet de couleur claire orné d'une cravate de soie noire, le tout surmonté d'un chapeau « haut-de-forme ». Complétant cet équipement un parapluie de soie noire, enroulé bien serré, devait lui servir de canne, mais aussi de protection, car sous nos cieux, les pluies sont fréquentes et il le savait. Les bruits des sabots de cette humble monture résonnaient dans le silence du chemin forestier.

L'originalité de cet équipement était que notre cavalier ne montait pas son âne comme les cavaliers ont coutume de le faire, il voyageait à cacolet, c'est-à-dire assis de côté, sur un curieux siège fixé sur l'échine de l'animal.

J'avais devant moi notre grand compositeur, fidèle à Spa, à ses cures et à ses grands arbres.

Modestement, il s'assit près de moi et me raconta sa vie, son œuvre et ses tourments.

Giacomo Meyerbeer est l'un des compositeurs d'opéra les plus célèbres et appréciés du XIX^{ème} siècle et fondateur de l'école du «Grand Opéra» français, un style imité par bien d'autres compositeurs très connus, parmi lesquels Hector Berlioz, Giuseppe Verdi et Richard Wagner.

Meyerbeer, l'Européen

Né à Vogelsdorf, près de Berlin, le 5 septembre 1791, l'année où mourut Mozart, il s'appelle à l'origine Jakob Liebmann-Beer. L'adjonction de Meyer fut la condition posée par un parent qui portait ce nom et lui léguait sa fortune. Il adopta plus tard le prénom de Giacomo pour suivre la mode italienne. Son père, un riche banquier israélite le fit bénéficier d'une parfaite éducation.



« Meyerbeer à cacolet sur son âne dans les bois de la Géronstère » (1882) peinture d'Antoine Fontaine
(Coll. Musée de la Ville d'eaux)

Giacomo Meyerbeer



« Meyerbeer à onze ans »
Peinture à l'huile de Friedrich Georg Weitsch

Les débuts

Il apprend très tôt le piano, avec Muzio Clementi, joue en public dès l'âge de 7 ou 8 ans et acquiert très vite une réputation de pianiste brillant dans toute l'Allemagne ainsi que celle d'un merveilleux improvisateur.

Il étudie ensuite la composition avec Carl Friedrich Zelter (professeur de F. Mendelssohn et ami de Goethe), puis avec Anselm Weber.

Il reçoit des leçons de composition de l'abbé George Joseph Vogler. Il y rencontre Carl Maria Von Weber qui devint rapidement son ami.

Sa carrière

Ses premiers opéras n'eurent aucun succès. Salieri lui rendit confiance en son talent de compositeur et lui conseilla d'aller étudier le contrepoint⁴⁵ en Italie (1816).

Lorsqu'il arrive en Italie, au début de l'année 1816, Meyerbeer compose des opéras dont le style se rapproche de celui de Gioacchino Rossini. Rossini apprit à Meyerbeer ce qui lui manquait : le mélodieux. De ce fait, ses opéras subséquents obtinrent de gentils succès.

Il se rendit à Berlin en 1824 pour visiter son ancien compagnon d'études et ami Carl Maria Von Weber. Celui-ci le blâma de pratiquer le style italien.

Dès 1811, il compose un oratorio *Gott und die Natur* suivi de son premier opéra *La fille de Jephté* écrit en 1812 qui n'obtiennent aucun succès ni à Berlin ni à Vienne.

Prussien, de tempérament et d'esprit, souvent à la recherche du succès, il s'inspire du style italien (*Marguerite d'Anjou*) après un voyage à Venise (1815).

⁴⁵ Discipline essentielle de la composition dans la musique occidentale, le contrepoint envisage la conduite de deux ou plusieurs lignes mélodiques indépendantes et simultanées à partir d'un motif donné



Buste de Meyerbeer par Jean-Pierre Dantan



(Coll. Musée de la Ville d'eaux)

Il tente dans *Il Crociato in Egitto* (1824) une fusion des deux arts germanique et italien. Créé à la Fenice de Venise sur un livret de Gaetano Rossi, il se fait finalement applaudir en France, où il fut longtemps considéré comme le dieu de la musique.

Il fait recette à Paris avec *Robert le Diable* (1831) sur un livret d'Eugène Scribe et Germaine Delavigne. Cet opéra en cinq actes est la mise en œuvre d'une légende populaire du Moyen Age : Robert, fils de Bertram, serviteur du diable est devenu amoureux de la princesse Isabelle, fille du duc de Messine, et a su se faire aimer d'elle. Il est sauvé des embûches du démon par sa sœur de lait Alice et peut épouser sa fiancée après que la terre eut englouti Bertram.

Il s'impose avec *Les Huguenots*, créé à Paris en 1836, sur un livret d'E. Scribe. C'est une adaptation libre du massacre des protestants sous Charles IX ordonné à l'instigation de Catherine de Médicis et des Guise, dans la nuit du 28 août 1572 (la Saint-Barthélemy).

Patient et calculateur, cherchant à réunir tous ses atouts, il met cinq longues années à créer *Les Huguenots*. Cette tactique excita l'engouement des Parisiens qui acclamèrent ce nouvel opéra plus chaleureusement encore que *Robert le Diable*.

Même Richard Wagner, son plus féroce ennemi, reconnut que le quatrième acte (avec la célèbre consécration des épées et le grand duo) est un chef d'œuvre de composition dramatique. On trouve dans

cet opéra des morceaux d'une rare beauté, telle la *Romance de Raoul, Plus blanche que la blanche hermine*, avec viole d'amour obligée.

Il impressionne son public avec :

- *Le Prophète* composé à Paris en 1849, sur un livret d'Eugène Scribe et Emile Deschamps. Cet opéra en cinq actes raconte un épisode des guerres faites aux anabaptistes vaincus en 1525 par Luther à Frankenhause et chassés de toutes parts.

- *L'Etoile du Nord* créé à Paris en 1854, sur un livret d'Eugène Scribe est un opéra comique en trois actes. Il a pour sujet les amours de Catherine et de Pierre le Grand.

Ces deux œuvres ont été composées à Berlin, où l'auteur avait été nommé grand maître de la musique du Roi Frédéric-Guillaume IV.

- *Dinorah* ou *Le Pardon de Ploërmel* (1859), sur un livret de Jules Barbier et Michel Carré. C'est un opéra comique en trois actes. Il conte l'aventure de la folle Dinorah qui, après avoir échappé à la mort, recouvre la raison et épouse le paysan Hoël, qui l'a sauvée.

- Et enfin *l'Africaine* sur un livret d'Eugène Scribe terminé en 1842, mais remanié en 1860. Cette œuvre ne fut jouée qu'un an après sa mort. L'opéra comprend cinq actes et le sujet, tout d'imagination, est un épisode du voyage de Vasco de Gama autour de l'Afrique vers 1500.



(Coll. Musée de la Ville d'eaux)

No 1. PRELUDIO ED INTRODUZIONE.
A. PRELUDIO.

Allegretto

Piano

EDWIN F. KALMUS
PUBLISHER OF MUSIC
NEW YORK, N.Y.

« Les Huguenots » – extrait du Prélude

Robert le Diable, *Les Huguenots* et *Le Prophète* composent une trilogie.

L'homme que Wagner a jugé « zéro absolu », que Schumann et Berlioz méprisaient au même titre, bien que ce dernier admirât *Les Huguenots*, et qui trouva en Scribe un librettiste à la « hauteur de son ... médiocre talent », a eu cependant le sens du drame, de l'orchestre, du mouvement au théâtre, et de grands effets qui pouvaient séduire le public parisien. Il faut également reconnaître que sa déclamation lyrique est neuve.



Scène de « *Robert le diable* » par François Gabriel Lepaulle



Mme Delna – « *Le Prophète* », scène et air de la prison

En 1842, le Roi de Prusse l'appelle pour devenir directeur général de la musique à la place de Spontini. Il fera donc la navette entre les deux capitales. Il transforme et rebaptise ses partitions selon les capitales où elles sont jouées : ainsi *Le Camps de Silésie* devint pour Paris l'opéra comique *l'Etoile du Nord*, *Le pardon de Ploërmel* autre opéra comique bretonnant se transforme en *Dinorah* pour le goût allemand. Bien que célèbre dans toute l'Europe dès les années 1830, sa renommée, après sa mort, fut très rapidement éclipsée, en particulier par Wagner, et ses œuvres ont peu à peu disparu du répertoire.

Le disque et quelques rares reprises ont évité à ses œuvres de tomber dans l'oubli, et permis au public moderne de mieux comprendre la mesure de son importance dans l'évolution et l'histoire de l'opéra. Il faut mentionner qu'un groupe d'amateurs de musique a fait renaître les opéras et la musique de Meyerbeer et a formé le Club des Amateurs de Meyerbeer (en anglais « Meyerbeer Fan Club » ou M.F.C).

Tout en donnant à Paris la primeur de ses grandes œuvres, Meyerbeer était resté profondément allemand de cœur et d'esprit. Il habitait Berlin Parizer-Platz. Il avait le souci et le respect de son art. Aucune idée de spéculation ne l'habitait. Il faisait preuve d'un désintéressement rare avec son principal éditeur. Sa fortune le lui permettait, mais on peut penser que pauvre, il n'eût point agi autrement. Il était homme du monde quoique nerveux et impressionnable. Son visage impassible d'une blancheur jaunâtre avait la transparence de l'ambre. Il était d'une parfaite uniformité de ton, patient, calculateur, bon, affable et quelque fois très gai. Il se mit toutefois en colère lorsqu'une cantatrice substitua, au texte du compositeur, une phrase d'une vulgarité sans pareille, se terminant par un point d'orgue vocalisé absolument ridicule.

Dans le supplément au *Figaro* du 17 septembre 1886, Alexandre Weill, égrène ses souvenirs personnels : *Rossini et Meyerbeer vécurent ensemble très longtemps à Venise.*

Madame Meyerbeer, qui vient de mourir à l'âge de 82 ans, était cousine germaine de son mari, et plus jeune que lui de sept ans. Ils s'étaient engagés dès leur adolescence avec, bien entendu, le consentement de leurs parents.

La jalousie de Madame Meyerbeer a persisté pendant toute la durée de leur mariage et a exercé une grande influence sur la destinée des deux époux.

Jalouse au point de quitter Paris, elle n'y revint que 28 ans plus tard à la mort de son mari.

Sans cette jalousie constante, il est infiniment probable qu'après « les Huguenots », Meyerbeer ne serait plus jamais retourné à Berlin et se serait fait naturaliser français. Il n'aimait guère Berlin ni sa cour. Il n'aimait d'ailleurs aucune cour.

En Prusse, disait-t-il, en ma qualité de juif, je ne suis pas sûr de dormir tranquille.

Il était, comme sa femme, de religion israélite mais ne pratiquait aucune cérémonie du culte.

Malgré l'antisémitisme de certains nobles, le roi de Prusse Frédéric Guillaume IV, lui offrit de l'anoblir sous condition de devenir protestant.

Meyerbeer refusa et se contenta du titre de Maître de chapelle de la cour.

Il laissa à ses trois filles le choix de la religion. Elles se convertirent au christianisme.

Meyerbeer n'eut pas que des admirateurs, ses adversaires furent féroces

Si les plus grands chanteurs (Caruso) en raffolèrent jusqu'au 1914, les véritables artistes (Wagner - Schumann) vouaient au mépris ce faiseur toujours triomphant, ce pauvre musicien qui possède le gros tour de main des industriels du théâtre et qui vise à satisfaire les penchants les plus médiocres du public en procurant par la boursouflure du spectacle l'illusion de s'élever jusqu'à l'art. Il pousse jusqu'au ridicule les répétitions de mots, de syllabes, amusantes dans l'opéra bouffe, mais incongrues dans l'opéra seria (Opéra sérieux dont le sujet est tragique).

Il véhicule des rengaines pour chevaux de bois et la marche du « prophète » est un sommet légendaire de pompiérisme, il n'a pas la moindre touche de romantisme.

Meyerbeer n'a jamais soupçonné que le secret d'une nouvelle couleur musicale était dans l'harmonie. Cette Histoire de la musique des origines à nos jours de Lucien Rebatet est implacable et féroce⁴⁶.

Meyerbeer et le nouveau monde

The Keynote édité par Frédéric Archer est une *weekly review devoted to Music and the Drama*. Ce journal de New York fait paraître, le 23 août 1884, à la une de ses colonnes, un tableau représentant Meyerbeer très âgé, mais toujours accompagné de son fidèle parapluie et errant tristement dans des bois non moins tristes.



L'American Art Journal traitant de « music, art, literature, and the drama » fait paraître dans sa revue du 22 mai 1886, un article entièrement rédigé par Albin Body. Ce texte résume tout ce que l'auteur a écrit dans son livre intitulé *Meyerbeer aux eaux de Spa* édité en 1885.

Ce même *American Art Journal* dans son numéro du samedi 1 novembre 1884, sous la signature d'Arthur Pougin, fait l'éloge du livre d'Albin Body et rappelle différentes anecdotes. Il se félicite de l'attribution du nom de Meyerbeer à l'une des plus belles promenades de Spa. Il cite le journal *Uylenspiegel* de Bruxelles (1857) qui considère Meyerbeer comme ayant été le génie familial de Spa. Il ajoute que le compositeur adorait Spa pour y assurer, chaque année, son repos, le soin de sa santé et son inspiration.

⁴⁶ N.D.L.R. Même s'ils sont parfois justifiés les jugements de Rebatet, collaborateur et antisémite notoire, ne sont pas vis-à-vis de Meyerbeer l'objectivité même, pas plus que pour Mendelssohn et Mahler, autres musiciens juifs.

Meyerbeer, bobelin fidèle à Spa

Son souvenir reste gravé dans la mémoire des habitants de Spa.

La liste des étrangers venus aux eaux de Spa nous apprend que Meyerbeer fut un bobelin assidu de Spa. De 1829 à 1860, la petite ville le vit fréquemment demander à ses fontaines, l'énergie, la vigueur et la santé et cela de juin à septembre. On peut le compter parmi les bobelins les plus atypiques et dont les multiples séjours ont donné naissance à quantité d'historiettes et même de légendes.

Il se marie en 1827. De cette union naquirent cinq enfants : trois filles et deux garçons. Ceux-ci moururent fort jeunes et le dernier, à la suite d'un dramatique événement. Son père voulant l'embrasser, le souleva et le prit dans ses bras. Fût-ce la faiblesse des muscles ou le trouble que l'enfant lui causa en poussant un cri ? Le maître laissa tomber son fils et l'enfant en mourut. Ces pertes l'affectèrent vivement. Il vécut loin du monde pendant deux ans.

Sentant alors le désir de retrouver la santé il vint, pour la première fois à Spa, dès le mois de juin 1829. Sa mère et sa femme l'accompagnaient et, par la suite, une de ses filles y vint également. Il avait alors trente-huit ans, réservé avant l'âge, sérieux et attentif, il était doué de la politesse la plus raffinée. Ce fut pour lui, une époque de réflexion où son talent lui fit abandonner ses penchants italiens, pour révéler sa profonde originalité.

Arrivant en juin 1829 avec sa femme et sa mère, il prit en location un appartement situé dans l'immeuble ayant pour enseigne *Hôtel du Portugal*, place Guillaume (aujourd'hui place Royale).

On le vit séjourner, tour à tour à *l'Hôtel des Pays-Bas* qui se trouvait à l'angle des rues du Marché et de la Promenade de Quatre-Heures, *Au Prince Royal* et *Au Mouton Blanc* tous deux rue du Marché.

Sur la façade de ce dernier (numéro 62), est apposée une plaque commémorative reprenant les visiteurs célèbres dont Meyerbeer.

C'est à Spa qu'il acheva son chef-d'œuvre *Robert le Diable* en 1829.

Le piano dont Meyerbeer se servait lui fut fourni par un facteur de Liège. Plus tard, le directeur des jeux, M. Davelouis, mit à sa disposition le piano de sa fille. Dans les dernières années de son séjour, ce fut son ami Fétis⁴⁷, qu'il rencontrait souvent à Spa, qui se chargea de lui envoyer un piano de Bruxelles.

Meyerbeer jouissait auprès des musiciens, nos compatriotes, d'une certaine célébrité en dépit de ses succès relativement peu retentissants à l'étranger. En effet, en cette année 1829, une députation de musiciens de Liège lui fut envoyée en notre ville, pour lui offrir le diplôme de membre de *la société Grétry*, ce qu'il accepta avec grande satisfaction.

⁴⁷ N.D.L.R : François Joseph Fétis 1784-1871, célèbre historien de la musique et musicologue belge.

La première représentation en Belgique, de *Robert le Diable*, créé à Paris en 1831, eut lieu à Liège le 26 mars 1832. L'œuvre obtint un succès enthousiaste. Cet opéra, en cinq actes fit le tour de l'Europe et fut traduit en allemand, italien, hollandais, russe, polonais, danois. C'est alors que Meyerbeer se livra avec une ardeur sans cesse renouvelée à la composition musicale.

Bien à l'abri des bois majestueux et tranquilles de la promenade des Artistes encore innommée et inconnue de la plupart des étrangers, il y imagina les ravissantes mélodies qui firent son succès (Cette promenade fut créée en 1849, à l'instigation de J.J. Servais, grand mandataire public spadois alors échevin de Spa qui devint bourgmestre en 1862).

Il y passait des journées entières et ne reprenait le chemin de la ville que pour venir essayer au piano les trouvailles dont il avait fait ample cueillette.

Les visites de Meyerbeer à Spa s'interrompirent, croyons-nous, car son nom ne figure plus dans la liste des étrangers de 1837 à 1849.

Méticuleux à l'extrême, notre artiste apportait un grand soin à tout ce qu'il entreprenait. Sa santé étant son premier souci, il suivait sa cure avec beaucoup de sérieux et ne se rendait à Paris qu'après avoir terminé celle-ci.

Debout dès six heures du matin, il était réveillé par une douche froide administrée par un serviteur armé d'un arrosoir. Il se rendait ensuite au Pouhon Pierre le Grand où il buvait un verre d'eau minérale. Un second verre était alors bu après une courte promenade dans le parc de Sept Heures. Dès que le verre de pouhon était absorbé, il se frottait les dents avec trois feuilles de sauge. Ce petit manège était exécuté trois fois avant de prendre son déjeuner. Outre les eaux du pouhon Pierre le Grand, il prenait celles de la Géronstère. Il déjeunait d'une tasse de chocolat et décidait en même temps du menu de son dîner qu'il prenait vers une heure.

Très sobre, Meyerbeer ne prenait plus rien en dehors de son repas principal si ce n'est, le soir, un biscuit trempé du vin Château-Lafitte. Dînant toujours seul, le maestro ne consentait jamais à figurer à une quelconque table d'hôte. L'après-midi le voyait se promenant dans le parc de Sept-Heures où il accordait son attention aux concerts quotidiens de musique. Cependant il s'écartait de la foule et restait modestement dans les contre-allées.

Pour ses déplacements dans les promenades spadoises et excursions diverses, Meyerbeer utilisait différents ânes. Il se faisait aider, dans ce moyen de transport, par un ânier fidèle. Celui-ci, chaque après-midi vers trois heures, aidait le maestro à se hisser sur sa monture.

Portraits

Ce grand personnage inspira plus d'un reporter.

M. Delhasse, dans *L'annuaire dramatique de la Belgique* (1839), nous en fait cette description :

Un homme petit, à la chevelure noire et luisante comme l'aile d'un corbeau ; les traits accusés avec vigueur, rappelant involontairement la physionomie mélancolique de ces nobles orfraies qui, debout, dans le creux d'un rocher des Pyrénées, ne l'abandonnent que la nuit, pour jeter dans les airs leur vol puissant.



Meyerbeer – litho d'Achille Deveria

Léon Dommartin, alias Jean d'Ardenne (1839-1919), écrivain et journaliste spirituel le décrit en ces termes dans *le Bilboquet* :

..Vous vous rappelez cette grande figure ? Ce visage long, osseux, aux traits fins ; qu'on eût dit moulé sur un masque antique ; ce front large, cet œil noir, brillant, d'une intelligence excessive ; cette bouche d'un dessin si correct, d'un modèle si parfait ; toute cette face qui semblait faite exprès pour le marbre ou le bronze...

Son stigmat, celui qu'on voyait empreint sur son front et sur ses œuvres, c'était le stigmat du génie. Génie : ce mot se lisait dans ses yeux comme la légende hébraïque dans l'œil de l'Eternel.

Blaze Bury, critique qui put l'étudier à l'aise, écrit dans *Meyerbeer et son temps*

...Sur ce visage amaigri le volcan intérieur mettait sa sécheresse, ses traits vigoureusement accentués de nature avaient pris, sous le double travail de l'âge et de la pensée, une sorte d'émaciation qui rappelait l'anachorète dans l'artiste. Il va sans dire que l'œil conservait toute sa flamme géniale, toute cette

ardeur de la passion dont brûle la Valentine des Huguenots, mais les tempes se creusaient, se dénudaient. Comme chez Lamartine, les lignes caractéristiques commençaient à persister seules. L'heure du buste avait fait place à l'heure de la médaille. Chez Meyerbeer c'est le type du vieillard qui prévaudra : de ce vieillard austère, doux, affable, circonspect et modeste, qu'on rencontrait partout, dans les théâtres, dans le monde, et qui, toujours pensif, méditant et recueilli, trouvait moyen de s'isoler en pleine foule.



*Un compositeur à la recherche de l'inspiration
Extrait de « The Keynote » du 23 août 1884 (Coll. Fonds A. Body)*

Meyerbeer et Jehin Prume

Frantz-Henri Jehin dit Jehin Prume naquit à Spa le 18 avril 1839. Dès l'âge de trois ans, il se révéla être un enfant prodige. A six ans et demi il donnait un premier concert (violon) dans la grande salle de l'hôtel des Pays-Bas à Spa. A sept ans, il remporta le premier prix de violon. Une réception officielle, en son honneur, fut organisée dans sa ville natale.

Ces années-là, l'illustre Meyerbeer confiait la tâche d'accorder son indispensable clavecin à Jean-Jacques Jehin, organiste et grand-père de Jehin Prume. Ce fut donc tout naturellement que Meyerbeer élargit au petit-fils l'intérêt qu'il portait au grand-père.

Lorsque le jeune violoniste au grand talent donna un concert au Casino de Spa, Meyerbeer accompagné de Spontini⁴⁸ présidèrent la soirée artistique qui obtint un remarquable succès.

Jehin Prume parcourut le monde et donna moult concerts en Europe, mais aussi en Amérique. Ayant terminé une tournée en 1858, il vint se reposer dans sa ville natale et donna un concert qui remporta un très beau succès. Meyerbeer qui était présent, le félicita avec enthousiasme.

En 1861, lors d'un concert donné à Berlin, il eut l'immense privilège d'être accompagné au clavecin par notre illustre Meyerbeer.

Son entourage

Le célèbre musicien évitait toute manifestation en son honneur. Modeste, il fuyait l'attention du public. Les Spadois le savaient et se tenaient dans une réserve discrète. La seule manifestation qu'il acceptait était la sérénade que lui donnait, chaque année, dès son arrivée, l'orchestre de *la Redoute*. Le soir, les musiciens rassemblés dans la cour de l'hôtel où il avait choisi de séjourner, exécutaient trois ou quatre morceaux parmi lesquels figuraient une des *Marches aux flambeaux* ou l'ouverture de *L'Etoile du Nord*. Les lueurs des torches fumeuses donnaient à cette soirée une atmosphère et un éclairage particuliers.



*Meyerbeer sur son âne – eau forte de Gernay
(Coll. Musée de la Ville d'eaux)*

⁴⁸ Gasparo Spontini : compositeur dramatique italien (1774-1851) en cure à Spa l'été 1849, dont le nom était inscrit sur la frise du kiosque de la place royale détruit en 1941 ; il se trouve également sur le Livre d'Or d'Antoine Fontaine.

Meyerbeer, par nature, parlait peu et n'appréciait guère les bavards qui risquaient de le troubler dans ses méditations et cogitations. Lors de ses promenades ou de sa cure, il esquivait tous les gêneurs et les importuns. L'illustre compositeur partait quelques fois pour de longues randonnées qui comportaient quatre à cinq heures de route. C'est ainsi qu'il effectua l'excursion de Spa à la Sauvenièrre, Francorchamps, Baronheid, Sart et Tiège. Il en revint exténué. Le docteur Lezaack appelé à son chevet le trouva la mine altérée. Une tasse de chocolat, deux côtelettes, un verre de vieux bordeaux et une bonne nuit de sommeil le remirent sur pied dès le lendemain.

Les pas de son âne l'amènèrent, entre autres lieux touristiques, à la réputée cascade de Coö.

Il passait des heures au pied de la tumultueuse chute d'eau à se faire mouiller par les embruns et cherchait à saisir les notes harmonieuses que le torrent laissait échapper.

Durant ses cures à Spa, il n'eut de relations quotidiennes qu'avec son ânier et son perruquier pour ses papillotes matinales, et peu d'amis, sauf Jules Janin et Jules Hetzel.

Jules Janin, qui avait reçu le titre de « bourgeois de Spa », fut un ami constant et sincère. Journaliste et poète français, il était homme d'avant-garde qui n'avait pas accepté le pouvoir de Napoléon III. Il vint à Spa de 1845 à 1866. Il se laissait appeler « le prince des critiques » et était feuilletoniste au *Journal des Débats*. Il avait fait de Spa sa patrie d'été. Il survécut dix ans à Meyerbeer.

Il évoquait le souvenir de son ami dans un de ses derniers feuilletons adressés à *L'Indépendance belge* en ces mots :

Un homme incomparable et qui jusqu'à la fin de son dernier jour a tenu tout le monde attentif aux accents de la vive et touchante passion, Meyerbeer devait signaler par un chef-d'œuvre les premiers jours de la révolution de juillet. L'Europe entière a pleuré de toutes ses larmes les douleurs répandues dans ces deux fameux poèmes « Robert le Diable » et « Les Huguenots »Et lorsque enfin rassasié de gloire et lassé de travail, Meyerbeer disparut dans cette tombe, au milieu d'une immense louange, on entendit retentir autour de son cercueil ces quatre harpes d'or qu'il avait réservées pour « L'Africaine ».

Jules Hetzel vint également à Spa en 1851 à la suite du coup d'état de Napoléon III. Editeur influent et lui-même auteur de talent sous le nom de Stahl, il était l'ami des poètes et des romanciers. Il passa dix étés à Spa.

Le docteur Jules Lezaack était son ami bienveillant, mais aussi son médecin. Il lui conseilla vivement l'exercice au grand air. Le docteur Jules Lezaack fut bourgmestre de Spa de 1875 à 1881. Il fut réélu en 1885. Il déploya une grande activité en faveur des bains, des jeux et de l'administration communale.

Parmi de nombreuses anecdotes, en voici une vraisemblable :

Meyerbeer semblait marcher les yeux fermés. L'oscillation de ses jambes imprimait au corps et au parapluie noir un va-et-vient de pendule qui fit aboyer un petit chien errant.

Il se retourna vers l'enragé quadrupède et lui dit, avec une simplicité touchante et un fin sourire « Mais tais-toi donc petit chien Meyerbeer compose ».

Le petit chien, dit-on, cessa à l'instant d'aboyer. Si non e vero e bene trovato.

Giacomo Meyerbeer mourut à Paris, où il s'était fixé, le 2 mai 1864; il allait avoir 73 ans.

Ses funérailles à Paris furent grandioses. Une cérémonie imposante fut organisée à la gare du Nord par la direction de l'Opéra. L'émotion fut grande lorsqu'un artiste improvisa sur l'air de la marche du *Prophète*. Sa dépouille fut conduite à Berlin, sa ville natale qui honora sa dépouille par de magnifiques funérailles. Lorsque le train entra en gare de Huy, la section d'harmonie entama une marche funèbre et une couronne de lauriers et de lierre, entourée de crêpes, garnie d'un ruban aux couleurs belges fut remise avec grande solennité à Monsieur Jules BEER, neveu du défunt.

Nos sociétés spadoises ne suivirent pas l'exemple de Huy. Elles n'envoyèrent sur le parcours du convoi funéraire en Belgique, ni un mot d'adieu, ni une fleur à déposer sur le cercueil de Meyerbeer. Il fut pourtant pour la petite ville thermale un des visiteurs les plus réguliers et les plus appréciés.

Souvenir de Meyerbeer à Spa

Les Spadois lui rendirent hommage à plusieurs reprises :

L'échevin Jacques Joseph Servais, à qui Spa doit la plupart de ses embellissements, traça en 1860, les plans de la promenade de Barisart à Géronstère qui fut baptisée du nom de Meyerbeer. Il dirigea en personne l'exécution des travaux.

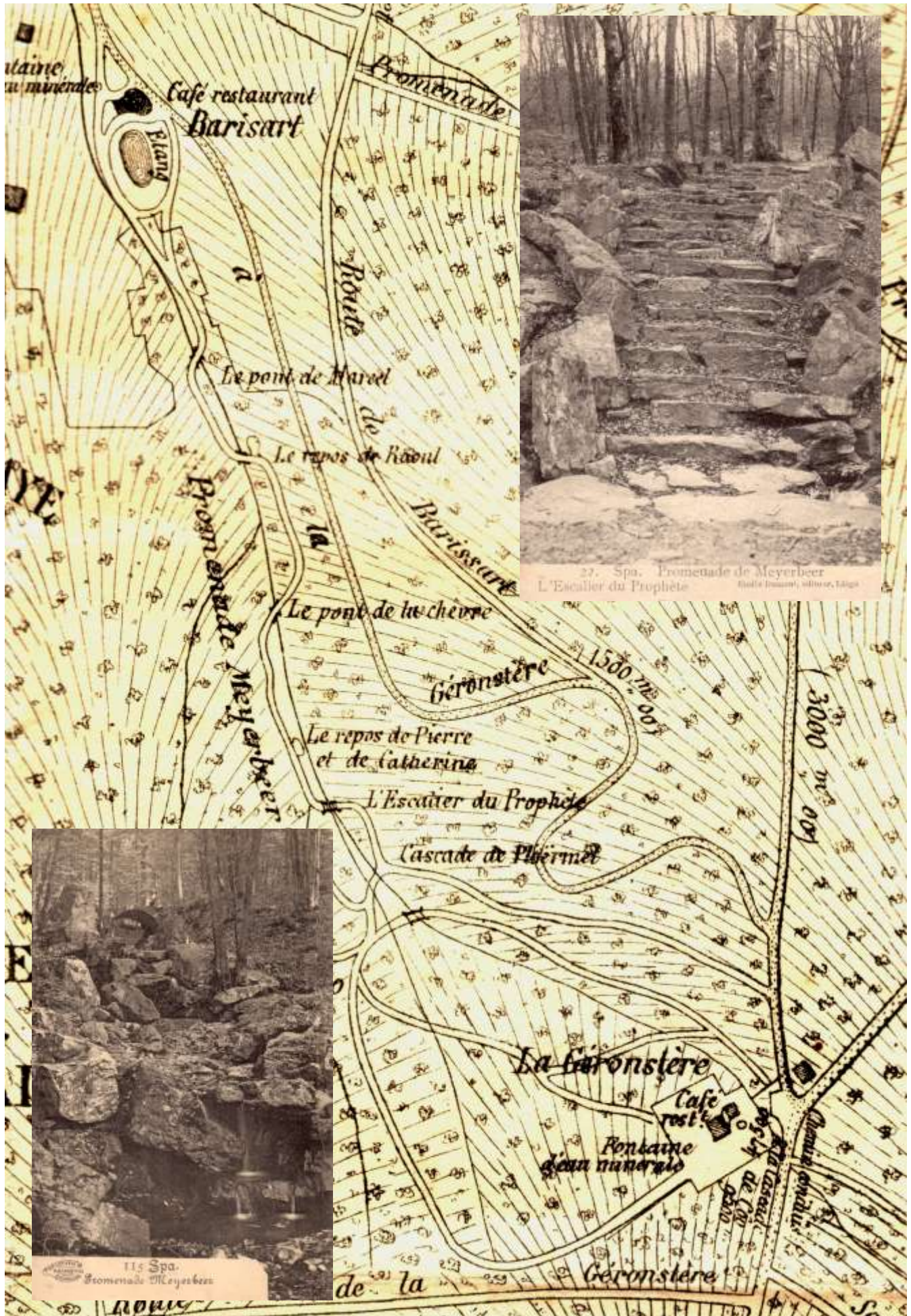
A l'occasion de l'inauguration prévue pour le 22 août 1860, l'administration eut le projet d'organiser une petite fête à la Source de la Géronstère.

La promenade Meyerbeer fut jalonnée de haltes aux noms pittoresques rappelant les principaux épisodes des opéras tels que *le pont de mars, le repos de Raoul, le pont de la chèvre, le repos de Pierre et Catherine, l'escalier du Prophète et la cascade de Ploërmel*.

Meyerbeer informé du projet y répondit par la lettre suivante :

Messieurs,

Absent de Berlin depuis un mois, et voyageant presque continuellement depuis cette époque, ce n'est qu'hier que m'est parvenue la lettre que vous m'avez adressée à Berlin.



27. Spa. Promenade de Meyerbeer
L'Escalier du Prophète
Guide Drouot, éditeur, Liège



115 Spa.
Promenade Meyerbeer

Je ne saurais vous exprimer, Messieurs, combien je suis touché de l'honneur que vous projetez de me faire, en voulant donner mon nom à la nouvelle promenade de Barisart à Géronstère.

Cette marque de sympathie me flatte d'autant plus qu'elle me vient de cette ville de Spa si chère à mon cœur, car je dois, à ses sources bienfaisantes l'affermissement de ma santé, à ses sites pittoresques des inspirations et de doux loisirs, à ses habitants un accueil cordial et bienveillant depuis un grand nombre d'années.

Cette nouvelle expression de sympathie que vous me portez ne saurait augmenter davantage mon attachement et ma reconnaissance pour Spa, sentiments gravés depuis longtemps dans mon cœur ; mais c'est un lien de plus qui m'attache à cette ville, dont j'ose presque me regarder comme l'enfant adoptif, croyance que vous venez de fortifier, en inscrivant mon nom sur l'une de vos promenades.

Votre très dévoué et reconnaissant, G. Meyerbeer, Schwabach, 12 août 1860.

La promenade devait donc être inaugurée en cette année 1860. Les pluies incessantes de la saison d'été firent obstacle à la fête. Trois années passèrent et le maître vénéré fut attendu, mais en vain. En 1864, Meyerbeer annonça son arrivée à Spa, mais un peu avant celle-ci, durant les préparatifs de l'inauguration, on apprit la nouvelle de sa mort. Celle-ci l'emportait au moment où il allait couronner son œuvre par *l'Africaine*. Spa porta sa part de deuil causé par cette disparition

Les fêtes Meyerbeer

Celles-ci eurent lieu les 17 et 18 août 1912 sous le haut patronage de Sa Majesté la Reine Elisabeth. Pour l'occasion, le Baron J. de Crawhez, bourgmestre de Spa, offrit à la Ville le monument Meyerbeer.

Celui-ci consistait en un buste du musicien, œuvre du sculpteur Gir⁴⁹ accompagné d'une sculpture en bas relief représentant Meyerbeer sur son âne. Cet édifice fut installé dans les jardins du Casino.

Le programme proposé comprenait :

Le samedi 17 août : un concert place Royale, suivi d'une retraite aux flambeaux et de l'inauguration d'une plaque commémorative au Château de Barisart.

Le dimanche 18 août, le matin :

L'inauguration du monument Meyerbeer au jardin du Kursaal (jardins du Casino).

⁴⁹ Charles Félix Girard dit Gir. Français, né en 1883 - décédé en 1941. Peintre de portraits, de paysages, de marines, aquarelliste, pastelliste, sculpteur, illustrateur, il exposa au Salon des Artistes français de Paris. Il était connu pour ses affiches de théâtre. Il sculpta, entre autres, un « Don Quichotte » en bronze. Il illustra *Chantecler* d'Edmond Rostand. Il fut également le sculpteur du monument Amédée Hesse, au lac de Warfaaz à Spa.



(Coll. Musée de la Ville d'eaux)



Gir au travail



Installation du monument – Gir (avec la pipe), Mme Gir, M. Hard et A. Hesse (Coll. Musée de la Ville d'eaux)



Exécution d'une cantate chantée par les enfants des écoles sous la direction de l'auteur Hubert Leloup⁵⁰, le texte étant un poème « A Meyerbeer » dédié à la Baronne J. de Crawhez et dû à la plume de A. Ghislain de Vertron.

En voici quelques extraits :

*Parmi les noms fameux dont Spa se montre fier :
Rois, princes, souverains, artistes et poètes,
Diplomates, savants, littérateurs, esthètes,
Brille d'un vif éclat celui de Meyerbeer.*

*Epris des eaux de Spa, fidèle il revenait
Retremper, au pouhon, ses forces épuisées,
Raviver, dans l'air pur, l'essor de ses pensées ;
Puis, tout réconforté, guéri s'en retournait*

*Il aimait à venir pensivement s'asseoir,
Dans les sentiers auxquels il a laissé son nom ;
Sa muse avait fait choix de ce vallon désert,
où le Maître vivait comme dans son domaine.*

*Ce fougueux mélomane était un sensitif ;
il avait fait de Spa sa petite patrie,
La quittait à regret, non sans mélancolie,
En disant qu'il était son enfant adoptif*

*La ville qui toujours avec munificence
Traita ses bobelins, maintenant, à son tour
Honore sa mémoire, en consacrant ce jour
A payer le tribut de sa reconnaissance*

*Son noble magistrat érige un monument
Fait de pierre et d'airain, dans les jardins où plane
L'esprit du grand artiste et Spa voue à ses mânes
Ce pieux souvenir de son attachement*

⁵⁰ Second chef d'orchestre et secrétaire de l'orchestre de la ville de Spa.



(Coll. privée)

Le soir, dans la salle du Casino, une grande soirée de gala réunit les artistes de l'opéra comique, de la Monnaie, du théâtre d'Anvers, de la société La Légia, ainsi que les chœurs de la Monnaie. Ceux-ci interprétèrent des airs du *Pardon de Ploermel*, de *L'Africaine*, du *Prophète* et des *Huguenots*.

Quelques années plus tard, en 1920, cet ouvrage fut transféré dans le parc de Sept-Heures. Il fut complété par la statue d'une jeune ardennaise en costume national qui, tout en lui tendant un bouquet de bruyère, l'accompagne dans sa solitude.

En observant le socle sur lequel le buste est installé, on aperçoit le bas-relief représentant l'artiste voyageant sur son âne. Cet ensemble peut toujours être admiré, à l'heure actuelle, dans l'enceinte du mini-golf au parc de Sept-Heures. L'Ardennaise, hélas, a perdu son bouquet.



(Coll. privée)



*Le monument tel qu'on peut le voir aujourd'hui dans le parc de Sept-Heures
(Coll. L. Guyot)*



Le monument actuel - détail (Coll. L. Guyot)

Le 22 août 1960, une foule nombreuse se pressait aux alentours de la promenade Meyerbeer, foule composée de bobelins et de Spadois. Jadis ce sentier était jalonné de noms évoquant les opéras de Meyerbeer. Ces noms ont disparu au fil des ans. L'inauguration remise et ensuite « oubliée » par suite du décès du compositeur en 1864 allait avoir lieu quelque cent ans plus tard.

Monsieur Paes, au nom de la société SNEPPIL, fit don à la ville d'une stèle de quartz supportant un médaillon représentant Meyerbeer. Cette stèle se trouve au départ de la promenade. Ce don généreux donna aux autorités spadoises l'idée originale d'inaugurer officiellement la promenade. Ce fut Monsieur l'échevin Courbe qui coupa le ruban symbolique. M. Georges Barzin, directeur de l'office du tourisme, commenta les créations de Meyerbeer et l'orchestre de la ville donna un concert comprenant des extraits d'œuvres du maestro. Des figurants représentant Meyerbeer sur son âne, aidé de son ânier parcouraient le sentier pour la grande joie des participants.



(Coll. Musée de la Ville d'eaux)



(Coll. Musée de la Ville d'eaux)

La Vie spadoise du 4 septembre 1960 nous apprend qu'une vitrine « Meyerbeer » renfermant des souvenirs du passage du musicien à Spa fut installée dans l'entrée du pouhon Pierre-le-Grand et ce, à l'instigation du conservateur du Musée de l'époque Monsieur Yvan Dethier.



Médaille se trouvant au départ de la promenade, offert par la société SNEPPIL (Coll. L. Guyot)



Panneau indicateur actuel de la promenade (Coll. M. Poncelet)



Vue de la promenade Meyerbeer (Coll. L. Guyot)

On pouvait y admirer la partition de *Robert le Diable*, le tabouret à vis et le pupitre, confectionnés à Spa sur les indications de l'illustre bobelin. Le cacolet sur lequel était assis Meyerbeer complétait cette collection originale ainsi que de nombreux portraits du grand homme. Nous avons cherché, en vain, cette vitrine disparue, sans doute, depuis de nombreuses années.

Mis à part la promenade qui porte son nom et la stèle dont question ci-dessus, quelques traces du musicien sont encore visibles dans la ville :

Le monument au parc de Sept-Heures,

Le portrait du musicien figure dans le *Livre d'Or* peint par Antoine Fontaine,

Le nom de Meyerbeer est gravé dans la pierre de la Cascade monumentale aux côtés d'autres illustres visiteurs,

Une plaque rappelant son séjour est apposée sur la façade du numéro 62 rue du Marché (ancien hôtel du Mouton blanc)

La villa Meyerbeer, route de Barisart, faisait autrefois partie de la propriété du château de Barisart, appartenant au comte Horace Van der Burch. Elle fut rachetée en 1959 par l'Armée du Salut qui l'occupe toujours à l'heure actuelle,

Le récent centre médical installé rue des Ecomines porte le nom de « centre médical Meyerbeer ».

Monique Poncelet - Louis Guyot (†)

Pour les traductions de l'anglais, nous remercions Amélie Guyot.

Sources :

Marie-Hélène COUDROY-SAGHAI, *Dictionnaire de la musique en France au XIX^{ème} siècle*

Petite histoire de la musique par Norbert DUFOURQ. Ed. Larousse

Une histoire de la musique, des origines à nos jours, Lucien REBATET. Collection « Bouquins » Robert Laffont 1969

Les Sommets de la Musique par C. HÖWELER version française de R. HARTEEL Editions Daphné Gand

Guide de la musique de chambre. Ed. Fayard.

Spa-ancien : figures de bobelins et pages d'histoire par P. LAFAGNE

Réalités, mensuel spadois

Meyerbeer aux eaux de Spa, par A. BODY. V.J.Rozez, Editeur

Fêtes Meyerbeer : Notes et souvenirs par A. BODY

La vie spadoise du 28 août 1960 et 4 septembre 1960

Les Cahiers ardennais 1933, 1936, 1940, 1964

Spa et les Français par Pierre LAFAGNE 1968

Larousse universel en deux volumes, 1923

Fardes du fonds Body

Giacomo Meyerbeer par Heinz Becker. Rowohlt, 1980.